

# Dernières pensées

Ma parenté, cousines et cousins, nièces et neveux, et peut-être quelques amis, se seront étonnés de voir que l'animation de cette réunion d'adieu ne soit pas confiée à un ministre du culte de l'Eglise protestante à laquelle Marg et moi sommes toujours restés formellement rattachés. C'est que ce lien formel ne reflétait plus, et ceci depuis de nombreuses années, un engagement actif dans l'Eglise au niveau paroissial, et il eût fallu que ma famille demande ce service à un pasteur avec lequel je n'aurais jamais eu aucun contact personnel.

Cette situation ne doit cependant pas laisser subsister de malaise ou d'équivoque dans l'esprit de personnes qui m'ont été chères, et je voudrais clarifier ma pensée en vous adressant ces mots rédigés il y a longtemps déjà à l'intention de ceux qui voudraient bien m'accompagner dans cette dernière rencontre.

On devient ce que la vie fait de nous et ma foi a certainement été profondément affectée par l'expérience intensément vécue, d'un monde diversifié à l'extrême, dont la multiple splendeur revêt les formes les plus variées et dans lequel l'être humain connaît, dans les circonstances qui lui sont propres, les destins les plus différents. Cette vision du monde n'a jamais ébranlé ma foi en l'existence de Dieu vécue activement dans ma jeunesse, et je peux témoigner de sa bonté dans la vie qui m'a été donnée. La révélation de notre connaissance commune du Centre évangélique de Vennes, lors d'une de nos premières conversations en 1943 avec Marg à peine rencontrée, a peut-être été pour moi l'expression la plus manifeste de cette bonté qui a profondément marqué toute mon existence.

L'intérêt que j'ai porté au monde, que j'ai eu le privilège de découvrir par ma profession, à son présent et à son passé, m'a cependant également fait prendre pleinement conscience des ravages et des souffrances que l'affirmation de la foi a trop souvent suscités, des préjugés qu'elle a nourris, des violences perpétrées en son nom. Il en est résulté en moi la conviction profonde que l'affirmation de posséder la vraie foi, et d'être le seul à la posséder, ne saurait pour aucun être humain représenter le dessein de Dieu à son égard. Les voies de Dieu sont diverses et insondables, et je veux croire qu'il s'est révélé à l'homme de différentes manières qui doivent être toutes respectées dans la tolérance sans que la foi propre de chacun en soit affaiblie.

C'est cette vision de la foi qui m'a fait depuis de nombreuses années désirer partager une référence bibliographique avec ceux qui m'accompagneraient dans un dernier adieu. *Le Livre de Saphir* de Gilbert Sinoué, roman fantastique dont l'action se situe en Espagne médiévale, raconte la quête de trois êtres pour la vérité divine suprême consignée dans un saphir caché dans les profondeurs d'un château. A la suite de circonstances qui importent peu ici, Samuel Ezra le Juif, Ibn Sarrag le Musulman et Rafael Vargas le Chrétien sont étroitement associés dans cette quête, chacun sûr de soi et profondément convaincu que le saphir révélera que la sienne est la vraie foi. Chargée de cabalistique, l'histoire est longue et parfois un peu fastidieuse, mais le final est éblouissant. Lorsqu'après plus de quatre cent pages d'aventures,

les trois hommes se trouvent enfin en face du saphir, la pierre s'embrase et brille de lettres d'or, et ils lisent tour à tour un texte dont je ne transcris ici que les premières lignes. Avancé le premier, Ezra le Juif lit : "C'est moi le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. Je bénirai ceux qui te béniront...". Lorsque Sarrag le Musulman sceptique et choqué se penche, il lit sur le saphir : " Voici le Coran! Il ne renferme aucun doute. Il est une direction pour ceux qui craignent Allah, ceux qui croient au mystère...". Vargas le Chrétien, incrédule, s'approche à son tour et le saphir s'embrase pour la troisième fois : "En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis la porte. Qui croit en moi, ce n'est pas en moi qu'il croit, mais en celui qui m'a envoyé...". Dans un dernier message, le saphir tourne progressivement du bleu au rouge, jusqu'à ce que cette couleur prévale et l'ensemble n'offre plus que l'apparence d'une effrayante tache de sang. Sans avoir besoin d'échanger un seul mot, les trois hommes savent que la même vision vient de transpercer leur âme, et que cette vision porte en elle toute l'absurdité, toute la folie, toute l'intolérance et tout l'orgueil des hommes. Finalement, la pierre retrouve son apparence première, flotte un instant dans l'air et d'un seul coup devient poussière.

Une belle histoire et un beau message que je voulais avoir le privilège de partager avec vous. Que Dieu bénisse chacune et chacun de vous!

*(Texte écrit par Paul Berthoud, octobre 2005. Ce texte était dans une enveloppe, destiné à être lu lors de la réunion d'adieu. Paul avait également choisi de nous faire entendre de Schubert, le trio avec piano, Adagio en mi bémol, de Scriabine, le deuxième mouvement du concerto pour piano, andante).*

# Hommage à Paul Berthoud

Comme vous l'avez compris, Paul fut formé à de solides valeurs chrétiennes par sa famille, et dans les jeunesses protestantes. Jeune homme discipliné, Paul consacrait ses vacances d'été à aider la famille de sa mère, paysans dans l'Oberland bernois, passant des journées épuisantes à faire les foins sur les pentes ingrates de la ferme familiale. Ses rares loisirs étaient consacrés au violoncelle et au vélo: il traversa avec sa bicyclette sans dérailleur la plupart des cols suisses à plusieurs occasions. Ces cols n'étaient à l'époque pas goudronnés, et il apprit certainement, lors de ces longues randonnées, à tomber sans se faire trop mal, ce qui lui fut utile lorsque bien plus tard, la Parkinson envahit et démolit sournoisement et systématiquement son corps massif et solide.

Paul fut de cette génération qui fut privée d'une jeunesse insouciante par les menaces d'une vraie guerre. D'abord éclata la guerre d'Espagne en 1936, il était alors trop jeune pour partir dans les brigades internationales, puis vint la deuxième guerre mondiale qui n'épargna pas la Suisse de privations multiples. Après cet interminable tunnel d'horreurs nazies, l'espoir surgit enfin avec la victoire soviétique à Stalingrad en 1943.

Cette année-là aussi, à 21 ans, il décida d'unir sa vie à Marg et de s'engager au service de la communauté internationale, plutôt que dans la politique locale au sein des partis de gauche alors interdits.

Paul avait hérité de son père un sens aigu du service public, et adopta comme valeurs essentielles pour le reste de sa vie la Paix et la Justice. Docteur en droit, il sauta sur l'occasion en 1951 de partir à New York, avec Marg et Daniel qui avait six mois. Il se mit au service de cet immense projet universel des Nations Unies qui devait en finir avec les guerres et les injustices. C'est aussi à New York que peu après Olivier est né, et qu'ensuite Marianne fut conçue.

A New York, au Liban, en Palestine, au Chili, au Kenya et au Venezuela où il résida avec Marg, il élargit son approche de juriste aux champs sociaux, économiques et environnementaux. Il se forgea une vision personnelle du développement, qu'il partagea avec les innombrables collègues, diplomates et personnes ordinaires qu'il rencontrait. Il développa une qualité d'écoute exceptionnelle, une capacité de conviction et des talents de négociateur hors-pairs. Nous avons souvent entendu ses collaborateurs dire de lui qu'il avait « une main de fer dans un gant de velours ».

De retour à Genève en 1965 à la demande de Raúl Prebisch, il rejoignit avec enthousiasme le grand projet de la Conférence des Nations Unies pour le Commerce et le Développement, et tissa très vite un vaste réseau de sympathies et de complicités auprès des pays non-alignés. Il se passionna pour la cause palestinienne, outré comme juriste qu'il était, du bafouement systématique et impuni du droit international, auquel il croyait tant.

Après sa retraite à 61 ans et pendant près de 25 ans, Paul est resté très engagé dans l'enseignement, une de ses grandes passions, et il réalisa avec bonheur de nombreuses missions, qui lui permirent de transmettre sa vision et son savoir-faire à des jeunes d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, avec un profond souci de former une relève.

Paul s'intéressait à tout le monde, il aimait à partager avec chaleur et écoute, que ce soit avec le chauffeur à Beyrouth, avec le président de la Tanzanie ou avec la paysanne du Nicaragua; pour lui, nous étions tous vraiment égaux, au quotidien, et partout.

Il était déterminé sans être agressif, passionné mais jamais aveugle. Il avait un intérêt réel et entier pour les petites et les grandes choses de la vie.

Paul ne fut pas content quand pour son 75<sup>ème</sup> anniversaire, ses deux fils lui flanquèrent son premier ordinateur sur son bureau. Après un moment d'hésitation, il se mit cependant avec détermination à maîtriser la bête. Il put ainsi écrire de beaux et importants textes, et maintenir le contact par courriel avec, entre autres, ses deux fils vivant alors sur d'autres continents.

La si belle vie de Paul n'aurait pas été possible sans Marg, son épouse; Paul le répétait toujours. Ces dernières semaines, quand Paul n'arrivait plus à parler et que Marg n'arrivait plus à le comprendre, ils se parlaient longuement avec les yeux.

Depuis toujours, Paul disait que Marg était le ministère de l'intérieur et le ministère des affaires étrangères de la famille. On pourrait y ajouter le ministère de la santé, le ministère des finances et une partie du ministère de l'éducation. Comme la famille n'était pas en guerre, nous n'avions pas de ministère de la défense, vous voyez ce qu'il restait à Paul!

Paul passait certes beaucoup de temps au travail, mais il aimait très fortement et tendrement sa famille, et il était très présent pour sa femme et ses enfants quand il rentrait du travail: sorties en famille les weekend dans les merveilleux pays où nous avons vécu, discussions politiques et philosophiques interminables, corrections d'écrits d'étudiants ou professionnels de ses enfants. Il a été aussi très présent et aimant avec ses belles-familles et ses petits enfants, Alain, Naya, et Sofia.

Paul trouva avec Marg un lieu de paix où ils pouvaient se ressourcer ensemble: à Chambeaufond, il se fit électricien, jardinier, bûcheron, menuisier et conducteur de tracteur. Il aimait la mélodie paisible et continue de la rivière et du ruisseau, ainsi que la fraîcheur des soirées devant la maison. Il aimait y recevoir avec Marg, famille, amis et collègues.

La musique fut partie intégrante de sa vie, d'abord son violoncelle, puis la fréquentation de nombreux concerts, enfin sa grande collection de vinyles, puis de CD et finalement de MP3.

Lors de son dernier poste au Venezuela au début des années 1980, Paul s'enthousiasma pour le projet naissant de José Antonio Abreu, El Sistema, soutenu par les Nations Unies, qui consistait à former des orchestres de musique classique avec des jeunes de quartiers marginaux.

Paul partageait cette pensée du maître Abreu qui a dit que «la musique doit être reconnue comme un agent de développement social, dans le sens le plus noble, parce qu'elle transmet les valeurs les plus hautes – solidarité, harmonie, compassion mutuelle. La musique a la capacité d'unir une communauté entière et d'exprimer des sentiments sublimes».

Animé par une foi chrétienne vécue au delà des églises, Paul a consacré sa vie à la construction de la Paix et à l'avènement de la Justice. Paul était un homme juste, un homme bon, et il fait partie de cette chaîne interminable et anonyme des honnêtes hommes qui donne un sens à nos vies.

*(Paul Berthoud est décédé le 3 septembre 2013. Ce texte, écrit par sa femme et ses enfants, a été lu lors du recueillement à sa mémoire, le 9 septembre 2013. Pour conclure l'hommage, nous avons choisi el Danzón, de Arturo Marquez, interprété par les jeunes de El Sistema, orchestre juvénile du Venezuela Simon Bolivar, dirigé par Gustavo Dudamel).*